

Discours de la Blisière – 20/10/2024

<Salutations, remerciements, auto-présentation>

Il y a un peu moins de 83 ans, en représailles à une série d'attaques contre les forces d'occupation, les nazis déclenchèrent l'exécution jusque-là la plus massive sur le sol français. Le 15 décembre 1941, soixante-neuf hommes sont extraits du camp de Drancy pour être exécutés au Mont-Valérien, treize seront fusillés à Caen et quatre autres à proximité de la prison de Fontevraud.

Au camp de Choisel, ce sont neuf otages qui ont été désignés pour le peloton. On vient les chercher dans leur baraque. Même si les autorités allemandes à Châteaubriant ont informé la population que plus aucun otage de Choisel ne serait fusillé, eux savent alors ce qui les attend. Ils vivaient quotidiennement avec cette menace au-dessus de leur tête depuis le mois d'octobre dernier. Ils s'appellent Adrien Agnes (42 ans), Louis Babin (52 ans), Paul Baroux (31 ans), Raoul Gosset (42 ans), Fernand Jacq (32 ans), René Perrouault (45 ans), Pierre-Maurice Pillet (39 ans), Georges Thoretton (27 ans) et Georges Vigor (42 ans). Ils ont été choisis pour leur militantisme avant-guerre, leur ex-responsabilité syndicale, voire leurs actions dans le camp...

Sous la menace de la Wehrmacht, ils montent dans deux camions bâchés pour une destination alors inconnue. Pour ne pas attirer l'attention des habitants, leur escorte allemande contourne soigneusement Châteaubriant par la route de Fercé, prend le chemin de la Baguais, puis la route de Vitré et se dirigent vers le Val-Fleury et le bourg de Soudan. Les véhicules prennent enfin la direction de Juigné-des-Moutiers, s'arrêtent au bout d'un chemin forestier dans une forêt privée. Là où nous nous trouvons.

La Blisière était à l'époque, à ce qu'on m'a dit et ce que j'ai pu en lire, une clairière paisible, mais très agréable l'été où de nombreuses personnes venaient s'amuser près d'un étang et d'une guinguette saisonnière. Les forces d'occupation l'avaient repérée. Assez reculé comme vous pouvez le constater, le lieu se prêtait parfaitement à des actes d'exécutions sommaires en toute discrétion, loin des regards et du tumulte des villes. On peut imaginer qu'en décembre, avec ces grands arbres dépourvus de feuilles, le vent froid, l'air humide ajoutaient à l'atmosphère pesante, à la gravité de l'instant, au sentiment d'abandon que devaient ressentir les otages.

Là, à l'intérieur de la guinguette, les neuf otages sont invités à rédiger leur toute dernière lettre. Quelques minutes ou dizaines de minutes plus tard, les soldats allemands les conduisent dans la clairière non loin de là, avant de les attacher à des arbres. On connaît le triste protocole. Il est 15 h quand les salves se font entendre, dispersant des nuées d'oiseaux. Des témoins ont rapporté que, lors du passage retour des camions à Soudan, du sang s'écoulait par les portes des véhicules. Les corps furent dispersés dans trois cimetières des environs, pour éviter que les Castelbriantais notamment puissent se recueillir en masse sur la tombe des martyrs.

Cela faisait quatre mois que le premier attentat sur un officier allemand, au métro Barbès par le futur Colonel Fabien, avait été perpétré. Et cela faisait trois mois à peine que la politique des otages avait été promulguée par Hitler.

En ce jour de mémoire, parce que je suis moi-même descendant de fusillé, et parce qu'une grande partie de ma famille a été, d'une manière ou d'une autre, victime de la répression fasciste, je veux avoir une pensée particulière pour les victimes collatérales de cette sinistre exécution, notamment les femmes. Car ces hommes avaient des mères, des sœurs, des filles, qui les ont pleurés. Des camarades au camps aussi. L'une d'elles était ma grand-tante. Ces traumatismes ont été transmis de génération en génération, parfois dans un silence dévastateur.

Et pourtant, nous devons toujours savoir tirer les leçons du passé. Toujours transmettre cette mémoire avec la même vigueur. Ne jamais nous reposer tant que la Bête est là, qui ose dorénavant se manifester à visage découvert, se nourrissant de frustrations et de peurs irraisonnées, plus forte que jamais.

Pouvons-nous raisonnablement, aujourd'hui, nous autoriser à penser que nous sommes à l'abri du sort de ces fusillés ? Pouvons-nous aujourd'hui être assurés que dans un an, dans deux ans, dans dix ans, nos enfants ou nos petits-enfants ne seront pas internés dans des camps parce que nos dirigeants estimeront que la société doit se préserver de nos idées de tolérance, de nos valeurs morales progressistes. Parce qu'on pense différemment. Parce qu'on prône le partage là où d'autres sauvegardent jalousement la captation individuelle des richesses. Parce qu'on met au premier plan l'environnement quand d'autres y mettent l'économie. Parce qu'on privilégierait l'ouverture fraternelle aux autres peuples du monde quand d'autres préféreraient se complaire dans l'entre-soi communautaire. Parce qu'on veut favoriser l'inclusion là où d'autres cherchent l'exclusion.

Plus que jamais, soyons vigilants et mobilisés.

Je vous remercie !

Nicolas Bonnefoix